La Bible du rugby ! Serge Blanco

LA FABULEUSE HISTOIRE DU RUGBY

HENRI GARCIA

Grand prix de la littérature sportive

ÉDITIONS DE LA MARTINIÈRE

Extrait de la publication

HENRI GARCIA

LA FABULEUSE HISTOIRE DU RUGBY

ÉDITIONS DE LA MARTINIÈRE

LA FABULEUSE HISTOIRE DU RUGBY

Extrait de la publication

HENRI GARCIA

LA FABULEUSE HISTOIRE DU RUGBY

Éditions de la Martinière

Extrait de la publication

Conception couverture : Plaisirs de myope

ISBN 978-2-7324-4794-0

© Éditions de la Martinière, Paris, France, 2011
© Éditions Minerva, Genève, Suisse, 2004, 2001
© Éditions de la Martinière, Paris, France, 1993
© Éditions O.D.I.L., Paris, France, 1985, 1978, 1975, 1974, 1973

CE FABULEUX RUGBY

par Serge Blanco

Dans ma jeunesse, je ne voyais dans le rugby qu'un jeu, un amusement qui me donnait beaucoup de plaisir. Je trouvais que cela suffisait à mon bonheur. En franchissant les étapes de mon existence, il a pris une importance grandissante. J'y ai trouvé plus que la simple joie de jouer, de manier ou de taper dans le ballon avec les copains. Après quarante ans de partage, je pense que le rugby est devenu ma seconde peau. Il est ma nouvelle vie, totalement. C'est le fil conducteur de mes jours et cela sera vrai, j'en suis sûr, jusqu'à ma mort. La place occupée par le rugby est immense, car c'est un sport de chaleur, de générosité. Je prends du plaisir à retrouver d'anciens partenaires ou des adversaires d'autrefois. Je le dis aux jeunes joueurs : « Profitez des moments actuels que vous consacrez au rugby, car vous êtes en train de fabriquer vos souvenirs de demain. »

Que ce soit avec des joueurs, des dirigeants, des journalistes ou des supporters, j'ai vécu des moments forts. Ce sont des sentiments que personne ne pourra me retirer.

Par exemple, j'ai eu quelques différends avec certains de mes anciens coéquipiers. Nous nous retrouvons toujours, aussitôt le courant passe parce que tout ce que nous avons partagé, en équipe de France, notamment, les grandes joies ou les cruelles déceptions, ne peut pas s'effacer. Je crois que le grand écrivain Kléber Haedens, véritable connaisseur du rugby, a dit :

« Le rugby laisse, à ceux qui l'ont pratiqué, quelque chose de doré. » C'est vrai que c'est un sport spécial. Sans doute parce qu'en le pratiquant on lutte, on souffre, on gagne ou on perd en commun. Il fait naître cet esprit collectif, qui manque tant par ailleurs. On parle de cette culture que le rugby a su préserver, quoi qu'on en dise, même après l'arrivée du professionnalisme et de la médiatisation. Pour maintenir cette tradition, il faut que l'on retienne les leçons de nos aînés. Je dis souvent aux jeunes joueurs qu'ils doivent connaître les grands événements, les joueurs qui ont fait la gloire du jeu. C'est le moyen de mieux vivre le présent. L'avenir passe par la recherche du vécu, sans pour autant faire du passéisme. Il est capital que les jeunes, les moins jeunes aussi, connaissent l'histoire si riche de notre sport. C'est pour cela qu'un ouvrage comme cette Fabuleuse Histoire du rugby *est très important. Je dirai que c'est une bible, car il permet d'avoir une vision profonde de ce que le rugby a pu être à travers le temps, pour en retenir ainsi ses leçons.*

Henri Garcia fait partie de la grande famille du rugby. On a partagé de grands moments et des épreuves sur plusieurs décennies. C'est un journaliste, mais c'est aussi un ami. Sa chance est d'avoir débuté très jeune, à seize ans, à la Libération, à Combat*, sous la tutelle d'Albert Camus. À vingt ans, il est entré à la rubrique rugby de L'*Équipe*. Son mérite est d'avoir profité d'un poste privilégié pour faire des recherches, jusqu'à l'école de Rugby, et recueillir les précieux témoignages de pionniers des premiers temps encore vivants, comme Henri Amand, Marcel Communeau, Émile Lesieur, et, plus près de nous, Jules Cadenat, Adolphe Jauréguy, René Crabos et tant d'autres. Il a pu ainsi faire revivre des événements auxquels la presse de l'époque ne donna pas la place qu'ils méritaient, souvenirs que ces témoins auraient emportés dans l'au-delà. Comme dit le proverbe : « Un vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle. »*

Aujourd'hui, les médias informent largement le public, parce que le rugby a gagné énormément en popularité. La Coupe du Monde 2007, en France, a été un événement colossal et remarquable aussi par l'ambiance de fête qui s'est propagée dans tout l'Hexagone.

C'est justement en regardant le passé que l'on peut mesurer la réussite du présent, et se projeter sur l'évolution dans le futur. Lorsque j'ai été élu président de la Ligue, je me souviens qu'à une assemblée avec les principales municipalités concernées, j'ai dit qu'il faudrait, avec le développement

Extrait de la publication

du professionnalisme, prévoir des stades de 10 000 et même de 15 000 places. Cela paraissait alors audacieux. Un des maires a répliqué qu'il n'en voyait pas la nécessité, et que les municipalités feraient ce qu'elles voudraient. Aujourd'hui, tous les stades du Top 14, et certains de Pro D2, ont été agrandis et modernisés. Montpellier vient même de se doter d'un nouveau stade ultramoderne. À Paris, le prochain Jean-Bouin est en chantier et Jacky Lorenzetti, président du Racing-Métro, a fait approuver les plans de son Arena, de 30 000 places couvertes, dans le quartier de la Défense.

La première année du passage du Top 16 au Top 14, en 2005, avec moins de matches, on avait eu plus de spectateurs, et une moyenne record dépassant 7 000 entrées. Aujourd'hui, après seulement cinq ans, on a dépassé les 13 500 spectateurs par match. Le rugby est devenu le second sport, après la Ligue 1 de football, pour la fréquentation. Autre preuve de la progression populaire internationale, tous les stade du Tournoi ont été reconstruits, ou récemment bâtis : Twickenham, le Millennium de Cardiff, Murrayfield, le Stade de France et, dernier en date, Lansdowne Road à Dublin, devenu l'Aviva Stadium. Il en a été de même dans l'hémisphère sud avec, en particulier, l'Ellis Park, le Stade Olympique de Sydney ou le nouvel Eden Park.

Certains déplorent que le rugby ait changé. Ce n'est pas le rugby qui a changé de nature, c'est la vie. Les nouvelles règles ont modifié son aspect. Aucun sport n'a autant bouleversé ses lois. On a limité les dégagements en touche qui ralentissaient le rythme, réduit la possibilité de faire un arrêt de volée, à la zone des 22 mètres, l'alignement en touche a été raccourci, on a introduit les touches rapides, pouvant être jouées en arrière, pour accélérer encore le jeu. Les troisième ligne ne peuvent plus se détacher, avant la sortie de la balle. Les trois-quarts doivent se placer dix mètres en arrière, sur les touches, et à cinq mètres en retrait sur les mêlées, etc. D'autre part, le professionnalisme a accru la progression athlétique des joueurs. Tout cela a fait que la durée effective du jeu, aujourd'hui strictement décomptée, a plus que doublé. Pour éviter les excès, les arbitres sévissent contre le jeu dangereux, avec les exclusions temporaires ou définitives. Le climat du jeu est de ce fait assaini.

Je reste persuadé que les meilleurs d'autrefois, qui avaient probablement une technique supérieure, seraient encore dans l'élite aujourd'hui. Le rugby actuel a des qualités différentes, mais sa culture traditionnelle n'a pas été trahie, même si les exigences ne sont plus les mêmes.

Je suis persuadé qu'il a encore une grande marge de progression. Son succès populaire accru sera aussi une réussite commerciale nécessaire à son développement. Il ne faut pas avoir peur des bouleversements présents ou futurs. Le rugby continuera à être une incomparable école de la vie, en maintenant ses valeurs ancestrales, qu'il faut sans cesse entretenir. C'est pourquoi l'histoire du rugby est fabuleuse.

© Presse Sports

Voisins au Pays basque, Serge Blanco et Henri Garcia se retrouvent souvent au stade d'Aguilera, temple du Biarritz Olympique. Leur amitié dure depuis qu'Henri Garcia, journaliste à L'Équipe*, découvrit le prodigieux junior qui allait devenir le plus grand arrière de l'histoire du rugby.*

Extrait de la publication

HENRI GARCIA A LA MÉMOIRE ET LE CŒUR COMPÉTENTS

par Antoine Blondin

À voir des joueurs s'échiner à progresser sur le terrain en faisant circuler un ballon dans la direction opposée à celle de l'objectif qu'ils se proposent de lui faire atteindre, à les voir se débarrasser soudain de ce trésor qu'ils ont eu tant de mal à s'approprier en l'expédiant hors des limites du jeu, à les voir s'entremêler pour des colloques où la loi de la jungle et celle du talion s'imposent à l'esprit, l'impression première pourrait suggérer qu'une équipe de rugby constitue un ramassis d'anarchistes absurdes, capricieux et féroces.

Or, le fait même que le rugby, à l'inverse du football qui s'en prévaut tellement, ne soit pas un sport universel le désigne précisément comme un jeu de sociétés ou mieux : le jeu d'une société, l'émanation d'un certain mode de civilisation, son reflet définissable et son porte-parole. Il va d'évidence que chaque nation, chaque région, chaque club, joue avec un accent qui lui est propre et que, ainsi entendu, le rugby est un moyen d'expression. Mais, dans la mesure exacte où il est un sport de contacts au plein sens du terme, il n'exclut pas le dialogue et peut s'ériger à la hauteur d'un langage commun à une élite, dont la singularité très précieuse serait d'être à la fois allègre et grave, rusé et moral, violent et intelligent. Alors, on s'aperçoit que l'essentiel n'est peut-être pas de jouer contre l'adversaire, mais de jouer avec lui ; que « ces haines vigoureuses » dont parlait déjà Molière procèdent en général d'un fonds traditionnel et de prodigalité et sont à mettre au compte de ceux qu'Andy Mulligan a appelés les « anges ivres » ; et qu'il est loisible d'augurer

Extrait de la publication

que les brutes les plus obtuses, échangeant plus tard les souvenirs de leurs affrontements, n'en retireront que le sentiment attendri d'avoir vécu de pairs à compagnons les beaux loisirs de la jeunesse. Par là, on pressent déjà que le rugby s'inscrit spontanément dans un décor sentimental et qu'on y respire l'air d'un pays où l'homme capable de porter un ballon ovale contre sa poitrine s'avancera toujours dans un rayon de soleil.

L'une des vertus les plus éminentes du rugby est de mettre en échec la solitude et la morosité. Quand la République troque son bonnet phrygien pour un bonnet de nuit, on ne perd rien à la coiffer d'un protège-oreilles. Des Pyrénées aux Alpes, il me semble parfois que la solidarité foncière du peuple de France ne tient qu'à une chaîne soudée par ce fascinant ballon ovale et que les meilleures ressources de notre énergie procèdent du jaillissement d'une ligne offensive, déployée par un départ à la main. Pourtant les hauts fûts des poteaux de jeu ne pullulent pas encore autant qu'on le souhaiterait à travers nos campagnes, comme on les voit, émouvants, sur les prairies anglaises, et qu'on les devine, là-bas, aux Antipodes, où le prestigieux Don Clarke est allé jusqu'à en ériger dans la cour de sa ferme. Dans les clairières ménagées pas nos châtaigniers, nos chênes, nos bouleaux, on aperçoit surtout le rectangle bas des buts de football, tendus de filets comme des pièges, auxquels il manquera toujours l'élan, dressé et adressé au ciel, des colonnes qui marquent l'accès en terre promise, au seuil de tous les « en-but » du monde. Néanmoins, il est peu de villages du sud de la Loire où la nostalgie de la joviale et tremblante communion, qui s'étire du coup d'envoi au vin d'honneur, ne sommeille dans le cœur des anciens, et où, chez les jeunes, la vigueur permanente de la race, ses appétits joyeux, ses soifs de toutes sortes, ne promettent que la moindre étincelle peut suffire à ranimer, d'un instant à l'autre, la plus flamboyante des célébrations sportives.

Le rugby ne se contente pas d'exprimer les riches modalités de l'existence, il la prolonge et la dilate. Si j'étais un garçon de vingt ans, encore sollicité par la destinée, je voudrais être un vagabond qui débarque un beau jour, un sac de cuir à la main, dans un comté du sud de l'Angleterre. Il ne connaît personne mais les pelouses l'appellent ; il ne sait se faire comprendre que par gestes, mais ses membres éloquents parlent un espéranto *qui le dédouane et lui ouvre une famille. Bientôt, dans la tiédeur crépusculaire d'un club-house, on lui remettra avec une solennité bouffonne et pudique une cravate rayée aux couleurs du clan ; il saura provoquer à la bière les*

Extrait de la publication

« London Welshes » en tournée, champions de la spécialité, et s'enivrer avec l'approbation de vénérables douairières aux naseaux fumants, enveloppées dans des plaids ; il sera chez lui… Tout aussi bien rêverais-je d'être un bachelier britannique que les échos discordants de « Montagnes Pyrénées » orientent, dès sa sortie de la gare, vers le Sporting-Bar de Jeannot ou de Loulou pour y retrouver un état civil dans la chaleur du siège local et être admis, un soir prochain, à manger des tripes à l'issue de l'entraînement… Au siècle dernier, le comte de Gobineau baptisait « Fils de rois » ces jeunes gens ardents à vivre, qui enjambaient les frontières au vu de leur bonne mine et de leur carte de visite. Une paire de chaussures à crampons, une oreille en chou-fleur, une chanson folklorique, peuvent aujourd'hui servir de passeports à des joueurs de rugby bien nés : ils sont nos nouveaux « fils de rois ».

La connivence fondamentale qui existe entre ces baladins sublimes apparaît particulièrement à l'occasion de certains matchs amicaux, où ils s'en viennent individuellement de Dublin ou de Mont-de-Marsan renforcer des équipes réputées inférieures, pour le prix d'un cassoulet ou de quelques whiskies. Mais leur appartenance à une patrie commune ne saurait être mieux illustrée que par ces sélections supra-nationales, apparemment hybrides, que le seul bon plaisir d'un vieux gentleman ou d'une poignée de copains s'ingénie à former périodiquement dans le propos de pratiquer le noble sport entre gens de bonne compagnie. Un climat délicieux d'estime et de modestie plane sur ces rendez-vous qui tournent à la virée. Pour avoir participé à celle des fameux Wolfhounds, d'inspiration irlandaise, les frères Boniface s'enchantaient naguère qu'on pût jouer avec le même enthousiasme, à deux jours d'intervalle, dans le temple archicomble de Twickenham puis en rase campagne, à la lueur des phares de voitures, devant quarante-cinq spectateurs.

Certes les grandes fêtes carillonnées, nationales et internationales, donnent son suc au rugby des villes. On ne saurait, toutefois, répugner aux messes basses du rugby des champs, quand le bruit mat de la chaussure sur le ballon, les halètements, les intimations rauques au partenaire, sont davantage perceptibles, tels les murmures de la chaisière dans une nef aux trois quarts vide. La victoire ou la défaite semblent en la circonstance de peu d'importance tant il s'en dégage la notion d'un sport humaniste, à michemin du somptueux rugby de cathédrale propagé dans le monde par la télévision et de l'affreux rugby de chapelle où s'exalte l'esprit de clocher.

On y perçoit davantage qu'à un « cœur gros comme ça » un joueur de qualité se doit d'adjoindre « un cœur grand comme ça ».

Entendons cependant qu'en cette matière (première) que constitue la conquête du ballon, les bonnes façons n'excluent pas quelques rugueuses manières. Les gifles magistrales, les assauts de manchettes, les claques sur les fesses et les placages aux rotules demeurent l'un des piments d'un jeu dont l'esprit n'est pas tout entier dévoué à la seule subtilité. Il arrive qu'on force sur l'ingrédient, c'est dans l'air; qu'on passe de la rivalité obscure à la bagarre ouverte, c'est un tort; qu'on s'empoigne sans vergogne sur le bord de la touche, c'est un péché. À cet égard, il nous revient un mot succulent de Raymond Barthez, alors entraîneur de Béziers, prononcé voici quelques années, à propos d'un de ses jeunes équipiers: « Je ne connais pas de joueur plus correct que ce garçon. Or, n'a-t-il pas commis une faute grossière sous les yeux même de son père? C'est inimaginable? »

Cette indignation, nuancée d'indulgence, contient un aveu informulé: c'est que la faute qu'on commet sous les yeux *(pour le cynisme qu'elle implique?) présente plus de gravité que les héroïques, mais sournois déchaînements, dont s'enorgueillissent certains exécutants, voire exécuteurs, notoires. Le point de vue est discutable, mais il ne manque pas de saveur, ni même d'honnêteté, et l'évocation du papa est là pour nous rappeler une fois encore que le rugby, par-delà des échanges de beignes ou ces hargnes d'un instant offre, plus qu'aucune autre discipline, le caractère familial. Que l'argument dépasse parfois la pensée implique moins une déviation foncière de l'esprit du jeu qu'un accident de la sensibilité.*

Une fois le ballon conquis dans le ciel des remises en touche ou l'enfer des mêlées, il reste à l'exploiter. C'est l'instant où l'état de grâce peut jaillir de l'état de siège pour sonner le bal des attaquants, dont le mot passe est le mot de passe. L'attaque n'est pas liée à un poste déterminé du jeu, c'est une disposition de l'esprit qui transforme le simple exploitant en créateur. Dans cette perspective l'« essai » retient et récompense la face la plus lumineuse du rugby, celle où la beauté du geste couronne son efficacité. Selon le canon de la perfection grecque, l'esthétique ici rejoint la morale: le plus beau est en même temps le plus bon, le meilleur donc.

Un essai, comme son nom l'indique et comme le règlement l'implique n'a d'autre objet que de permettre à un joueur de tenter sa chance, souvent parcimonieuse, de faire passer le ballon entre les poteaux de but des inter-

Extrait de la publication

locuteurs, au moyen d'un coup de pied. Par là même, il risquerait de n'être envisagé que comme une éventualité préparatoire, un ticket délivré aux guichets du jeu de rugby, une formalité en somme, si l'on veut bien considérer que l'essentiel est de totaliser plus de points que l'adversaire et qu'il existe d'autres façons d'en marquer. Pourtant, nul ne s'y trompe : les millions d'individus qui aiment ou s'efforcent d'apprécier le rugby, les profanes et même les experts quand ils ne se sentent pas honteux, les demoiselles un peu déniaisées qui font une guirlande de plus en plus touffue autour des stades, les capitaines de quinze ans (ah ! le rugby à quinze) tout feu tout flamme, et même les pratiquants les mieux boucanés, accordent à l'essai une prédilection particulière. Bien plus, ils considèrent que la conception et l'accomplissement de ce geste prépondérant, qui consiste à aller poser un ballon dans l'arrière-pays des autres, revêtent encore plus d'importance que le geste lui-même.

Cette féerie magistrale de l'essai est prétexte pour des êtres à se récapituler à travers une certaine condition de l'âme qui leur dicte que la vocation du panache habite un solide canton de l'homme. Ce panache, qui évoque directement Henri IV et débouche sur Cyrano de Bergerac, cet art de la réussite consacrant l'abnégation dans l'amitié, c'est tout le bonheur d'un jeu où l'individu se complète à travers autrui. L'essai sanctionne cette gloire solidaire et fait toucher du doigt combien le rugby, sous ses aspérités apparentes, donne à ceux qui vivent dans sa fréquentation des sentiments magnifiquement aérés. Par où il s'avère, en définitive, que le courage, la générosité, l'inspiration, qui animent un ensemble lorsqu'il se transforme en équipe, en font une démocratie peuplée d'aristocrates.

Lorsque Guy Boniface, personnage irradiant aux quatre points cardinaux de l'univers ovale, eut rencontré la mort sur sa route, un jeune journaliste britannique qui ne le connaissait que de réputation, trouva une formule superbe pour qualifier ce soleil qui avait tourné autour de la terre : « C'était, dit-il, un gai cavalier. » Le joueur de rugby est aussi éloigné du mylord en chapeau melon sous les traits de qui beaucoup l'espéreraient que du héros farouche dont les mesures se prennent du côté de chez Homère. Tout ce qu'on lui demande c'est précisément de posséder en partage naturel cette gaieté et cet esprit chevaleresque et de les refléter sur le terrain, affirmant que c'est parce qu'il est cet homme-là tous les jours qu'il est ce joueur-là dans l'après-midi privilégié des stades. Au demeurant, Michel Clare l'a

Extrait de la publication

parfaitement exprimé dans son Introduction au sport*: « Il n'y a pas de morale sportive, d'éducation sportive. Il y a l'homme, la culture, la morale, l'éducation, que les valeurs révélées et cultivées par le sport appelées à enrichir, tout en tirant de ces confrontations nouvelles une signification plus profonde et une autre résonance. »*

Henri Garcia, maître d'œuvre de la présente Fabuleuse Histoire du rugby*, était mieux que quiconque appelé à contribuer à déchiffrer cette signification, à délivrer cette résonance. La poésie du rugby, ses rayons et ses ombres, habitent en permanence ce technicien doublé d'un conteur époustouflant. Il a la mémoire et le cœur compétents : c'est ce qu'il fallait pour mener une entreprise d'aussi longue haleine.*

Cette longue haleine qui n'est autre que le souffle entretenu des générations sous toutes les latitudes, qui permet d'âge en âge à un sang, renouvelé sans cesse, de fermenter dans les veines du rugby de toujours.

A. B.

© Presse Sports

En 1956, au cours d'un reportage à l'école de Rugby, Henri Garcia a longuement étudié les origines et l'évolution du jeu aux archives de la célèbre école.

Extrait de la publication

INTRODUCTION

LE PLUS BEAU JEU DU MONDE

Le rugby, qu'est-ce que c'est ? Un sport ? Incontestablement et merveilleusement tonique. Une passion ? Oh ! oui, et heureusement incurable ! Une religion ? Mon dieu, presque. Une confrérie ? J'en jurerais, tant il est vrai que le mot rugby est à la fois un sésame et un signe de ralliement. Un mode d'éducation ? Mieux encore, c'est l'éthique dont l'homme a plus que jamais besoin, une philosophie d'action, à la fois gaillarde et vertueuse.

Le rugby… jeu étrange, chef-d'œuvre que le passé nous a légué avec sa force et son équilibre, épreuve qui exalte le courage et réclame l'humilité, combat qui ne saurait avoir de sens sans le respect de l'adversaire. On ne joue pas au rugby, on est rugby, totalement.

Le rugby, c'est la vie. Ceux qui l'examinent d'un regard superficiel prennent sa diversité pour de la complexité, et les traditions qui font sa force pour des habitudes surannées qui l'affaiblissent. Mais celui qui passe le seuil de l'initiation découvre tout un monde insoupçonné.

À sa manière, le rugby c'est la mystérieuse Shangri-La ; la vallée heureuse hors du temps, le paradis retrouvé dans un repli de l'immensité himalayenne. Pour l'atteindre il suffit de passer la crête de l'égoïsme, et de franchir le col de la bêtise, mais ce n'est pas aussi facile que cela peut paraître. Beaucoup de voyageurs se sont perdus en route. Heureusement, tous ceux qui ont planté leur tente en terre ovalienne nous ont tracé la voie. Elle n'est pas aisée mais elle vaut la peine d'être suivie.

Extrait de la publication

Pour comprendre les lois autant que l'esprit du rugby, sa technique et son évolution, il faut remonter le temps, retrouver ses origines, fouiller dans ce passé mal connu qui influence tellement son présent. Certaines règles du jeu étonnent les profanes. Et pourtant, si l'on veut se donner la peine d'entrer dans le jeu, on s'aperçoit que tout y est merveilleusement équilibré.

La poutre maîtresse du rugby, c'est son caractère même. Luttant contre toutes les tentatives pour le rendre plus accessible, en l'édulcorant, les maîtres britanniques, de génération en génération, ont réussi à le conserver, fidèle à son antique héritage de sport de combat. C'est cette idée qui a constamment fécondé le jeu.

« C'est un jeu dur et c'est une de ses vertus principales. » Ce magnifique raccourci est de Lord Kendal, plus connu sous le nom de Wavell Wakefield, ancien troisième ligne, capitaine de l'équipe d'Angleterre et recordman de la sélection en son temps.

Sans la rudesse qu'il a voulu conserver, le rugby ne serait qu'un jeu ordinaire, exigeant des qualités athlétiques mais pas forcément de vertus. Sa dureté engendre automatiquement la rigueur morale, dans la mesure où, selon l'expression consacrée, il veut, à l'inverse du football, « sport de gentlemen pratiqué par des voyous », être un « sport de voyous pratiqué par des gentlemen ». Le rugby a tenu à conserver les difficultés d'un sport collectif de combat pour être mieux qu'un simple exercice physique, pour rester une véritable école où l'homme de bien voudrait forger son caractère et découvrir le sens de la vie collective. Il est exact qu'à l'origine le « rugby-football » fut un jeu de gentlemen, c'est-à-dire de jeunes aristocrates, ceux qui dans l'Angleterre victorienne assuraient la pérennité de l'*establishment*, c'est-à-dire la classe aisée, raffinée, cultivée qui dominait le gouvernement et l'économie de l'Empire britannique. Mais parce que les Britanniques ont toujours su apporter une certaine décontraction et un fair-play sportif dans leurs rapports sociaux, le rugby allait devenir le jeu d'une élite morale. Selon la très belle définition du révérend W. J. Carey, l'un des premiers Barbarians : « Le rugby-football est un jeu pour des gentlemen de toutes les classes, mais jamais pour un mauvais sportif de n'importe quelle classe. »

En analysant « la fabuleuse histoire du rugby », ce que nous nous proposons de faire, on s'apercevra qu'en défendant l'idée de la soule médiévale, qui faisait de ce jeu un tournoi mâle pour gentilshommes et manants, les gardiens de la tradition qu'ont été depuis plus d'un siècle les Britanniques ont

Extrait de la publication

préservé un chef-d'œuvre. C'est d'autant plus méritoire dans une société gagnée par l'affairisme et les plaisirs de pacotille, d'une vie moderne qui perd le sens des véritables valeurs et le goût de l'effort gratuit.

Rien n'a heureusement changé dans le monde de l'ovale, même si les techniques nouvelles ont entraîné son élite dans une préparation collective plus savante. Notre cher Robert Roy pourrait encore écrire : « On a appelé le rugby sport-roi, parce que nulle part ailleurs toutes les belles qualités de l'homme, les qualités qui font l'homme, ne trouvent un terrain plus favorable pour se révéler. »

C'est toujours vrai aussi, comme le dit Kléber Haedens, que « tout ce que la vie exige de l'homme se trouve en ordre dans une équipe de rugby ». L'équipe se présente encore, comme la définissait Jean Giraudoux : « huit joueurs forts et actifs, deux légers et rusés, quatre grands et rapides et un dernier modèle de flegme et de sang-froid ». Sans doute les demis ne sont pas toujours petits, les trois-quarts ont, en revanche, leurs athlètes légers et l'arrière moderne, à son flegme et son sang-froid, doit ajouter un sens aigu de l'attaque et de la contre-attaque ; pourtant il est vrai, comme Jean Giraudoux concluait, qu'une équipe de rugby « c'est la proportion idéale entre les hommes ». La complexité apparente du rugby n'est pas le fait de savantes conventions, elle est le reflet d'une société en modèle réduit, avec ses luttes, ses responsabilités collectives, ses inspirations, ses élans, son allégresse. Cette palpitation de la vie, le rugby l'a gardée des combats terribles de la soule et du football moyenâgeux.

Il est le seul sport collectif où la possession physique de la balle demeure essentielle. Cette balle, comme dans les jeux anciens, il faut d'abord la conquérir. À l'origine, lorsque le jeu ravageait les rues et s'épanouissait dans la campagne, cette conquête était pratiquement tout le jeu. Mêlées géantes, énormes mauls où l'on se bourrait gaillardement les côtes pour un simple bout de cuir.

Aujourd'hui encore, le maul et la mêlée ouverte mobilisent une partie importante des forces d'une équipe. Comme le jeu a dû être limité à un champ clos, les remises en jeu, que ce soit à la touche, lorsque la balle est sortie du terrain, ou à la mêlée, quand une faute technique est commise ou que le ballon, bloqué, est injouable, sont encore une lutte collective pour la conquête de la balle.

Parce que cette lutte est capitale, et qu'elle est une affaire de groupe, parce que le rugby comme la soule, comme le football ancestral, est avant tout une lutte

Extrait de la publication

entre deux clans, toutes ses structures tournent autour d'un fait : la possession de la balle. C'est elle le centre névralgique, le point d'appui de tout le système. C'est elle qui fixe la séparation entre les deux camps. C'est sur elle que l'on a défini le hors-jeu, c'est-à-dire l'élimination provisoire de joueurs qui se trouvent en avant de la balle. Pour que celle-ci progresse, il faut que l'équipe mobilise ses forces derrière elle. C'est donc en toute logique, pour que l'homme de pointe, le porte-flambeau, soit le possesseur de la balle, qu'une passe ne peut être faite qu'à quelqu'un placé en arrière. De même, lorsqu'un coup de pied est donné, seuls peuvent suivre immédiatement le coup de pied et participer au jeu ceux qui sont derrière le botteur, les autres doivent attendre qu'un de ceux-ci les ait dépassés.

Des anciennes coutumes, le rugby, sport de combat collectif, a conservé le droit de saisir l'adversaire et de le plaquer. C'est même un des actes essentiels, celui qui lui donne sa rigueur, sa difficulté, son caractère et ses vertus. Là encore les lois du rugby deviennent claires et logiques, dès l'instant où l'on sait que le porteur du ballon, conscient et averti des responsabilités qu'il assume, est l'homme à abattre pour tous ses adversaires, mais que celui qui n'a pas le ballon est un sujet tabou.

Dans sa fabuleuse histoire, le rugby, petite guerre pacifique, est souvent transfiguré par des prouesses exemplaires et terni par des excès déplorables. C'est que la frontière est réduite souvent à la minceur de l'intention entre la virilité et la brutalité. C'est en cela qu'il est un sport difficile, puisqu'il exige le respect de l'adversaire et un certain sens de l'humour.

Avec la naissance de la télévision, le rugby a pu sortir de ses terres d'élection. Au fil des ans, il s'est universalisé. L'International Rugby Board, naguère simple assemblée des représentants des huit nations majeures, se réunissait au gré d'événements, pour veiller au strict respect de l'amateurisme et codifier, le cas échéant, les règles du jeu, a dû modifier son statut et sa politique. Pour ne pas être débordé par des promoteurs privés, il a lancé, en 1987, sa Coupe du Monde. Cette nouvelle compétition a connu des progrès fulgurants. Des sommets ont été atteints en France, en 2007. Pour sa sixième édition, le nombre de téléspectateurs cumulés a été de 4,5 milliards. Il y eut 2,24 millions de tickets vendus, pour un taux de remplissage des stades de 91 %. Les bénéfices furent de 145,9 millions d'euros pour l'IRB, et de 33,8 millions pour la FFR.

Devant un tel succès, l'IRB a dû accueillir d'autres nations. Finalement, il est devenu une véritable fédération internationale, qui contrôle et

Extrait de la publication

TABLE DES MATIÈRES

Ce fabuleux rugby 5
Henri Garcia a la mémoire et le cœur compétents 9
Introduction 15

Première partie. HISTORIQUE (Antiquité - 1800) 21
I. Une histoire ancienne (Antiquité) 23
II. Le fils de la soule (Moyen Âge) 31
III. Le grand virage de la Renaissance (XVI^e siècle) 53
IV. Déclin français, vitalité anglaise (XVII^e siècle) 69

Deuxième partie. L'ESSOR DU RUGBY (1800-1892) 81
I. Une école nommée Rugby (1800-1850) 83
II. L'union qui fait la force (1850-1871) 99
III. L'ovalie étend son empire (1870-1890) 113

Troisième partie. LA FRANCE, PUISSANCE INTERNATIONALE (1890-1914) 127
I. Pionniers et boy-scouts (1890-1892) 129
II. Le rugby prend racine (1892-1896) 159
III. Un véritable XV de France (1896-1909) 187
IV. Un Tournoi de cinq nations (1909-1914) 217

Quatrième partie. LE RUGBY, SPORT ROI (1914-1939) 241
I. Prodigieux progrès (1914-1922) 243
II. L'Élite des clubs (1922-1931) 281
III. Sur la scène internationale (1922-1931) 305
IV. Générations perdues (1931-1939) 323

Cinquième partie. LA GRANDE REPRISE (1939-1955) 343
I. Le temps du super-pack (1939-1949) 345
II. Au bord de la rupture (1949-1952) 375
III. Les Tricolores au sommet (1952-1955) 401

Sixième partie. LE RUGBY À LA CONQUÊTE DU MONDE (1955-1985) 427
I. Déclin et renaissance (1955-1958) 429
II. L'âge d'or (1958-1961) 447
III. Vers le Grand Chelem (1961-1968) 481
IV. Le II^e siècle du rugby (1968-1979) 523
V. La dernière Bastille (1979-1985) 605

Septième partie. RUGBY EN MONDOVISION (1985-2004) 689
I. L'imagination au pouvoir (1985-1986) 691
II. Cap au sud (1986) 701
III. Chelem qu'on aime (1986-1987) 709
IV. Le premier Mondial (1987-1988) 721
V. Le long déclin (1988-1990) 747
VI. L'attaque renaît (1990-1991) 785
VII. Tout l'or du monde (1991) 805
VIII. Vers la renaissance (1991-1995) 817
IX. Rugby du III^e millénaire (1995-1998) 849
X. La mondialisation professionnelle (1998-2001) 875
XI. La France à l'heure du Mondial (2001-2004) 907

Huitième partie. LE RUGBY DEVIENT PRO (2004-2010) 933
Un quinzième tournoi (2004-2006) 935
Concentration à Marcatraz (2006-2007) 961
Une merveilleuse fête (2007-2009) 973
Le tournoi centenaire (2009-2010) 995

Neuvième partie. PALMARÈS 1009
Tous les matches du XV de France 1011
Toutes les finales du championnat 1137
Les finales de Coupe d'Europe 1155
Les Coupes du Monde 1159

Extrait de la publication

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPOT LÉGAL : FÉVRIER 2011. N° 104168 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication